

Académie de Béarn



Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison octobre 2023

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

Une fin d'été comme on le lira qui fut active et mit nos Académiciens sur la route de la mémoire et de l'éloge de leurs anciens avant que de retrouver des forces pour la rentrée qui fut laborieuse tant il y avait des choses à finir : la publication du livre du centenaire conduite avec constance par notre confrère Jean Marziou dont on appréciera l'habileté à harmoniser les talents, la publication de notre revue dont on salua aussi au passage le travail de Patrick Voisin lequel avait mené aussi à bonne fin le prix de la nouvelle Marguerite de Navarre qui sera décerné au Champagne (le restaurant) dans le mois d'octobre (voir l'article de presse qui l'a annoncé et dont vous avez été destinataires).

Mais il y a aussi « la décade prodigieuse » de fin novembre qui verra la tenue d'un grand colloque sur « l'Esprit du vin » lequel réunira la fine fleur des Académies de France et de Navarre grâce au travail d'une équipe menée par le savoir-faire en ce domaine de notre confrère Philippe Dazet-Brun pendant que la médiathèque de Pau accueillera une exposition des artistes de l'Académie de Béarn (surtout Castaing, Mirat et Gabard) célébrés par des critiques d'art de renom sous la houlette de notre confrère Marc Ollivier. Ajoutons que tout cela est rendu possible par le travail soutenu de notre Secrétaire Étienne Lassailly aussi efficace qu'il est discret et assure à cette équipe d'Académiciens au travail (et je devrais les citer tous – on me pardonnera) - qui écrivent, préparent des conférences, s'activent à l'organisation de nos événements dont le concert de fin novembre avec l'OPPB n'est pas des moindres. Tout cela ainsi que la recherche d'aides et d'appuis qui nous viennent ou se font attendre, qui rendent tout cela possible, occupe à plein temps des hommes et des femmes qu'on imaginerait, vu de loin, un peu plus dolents. Redisons-le et l'activité en est la preuve : l'Académie de Béarn travaille et son centenaire en sera l'éclatante preuve.

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 3 *Les Académiciens au château de Morlanne*
Etienne Lassailly
- 8 *Les Journées du patrimoine*
Marc Bélit
- 10 *Le torico de Teruel : quand l'histoire devient dérangeante !*
Patrick Voisin
- 13 *Souvenirs de l'été et chronique du présent de notre Europe*
Thierry Moulouquet
- 15 *Publication de nos académiciens*
Marc Bélit à propos du livre de Paul Mirat : Zigzags
- 17 Conversation académique
- 18 *Chroniques béarnaises*
Marie-Luce Cazamayou
- 20 Nécrologie

Je rappelle malgré tout les dates des évènements à venir enjoignant tous les membres actifs ou un peu moins à se joindre au mouvement en venant à tout le moins assister en nombre à nos festivités et évènements divers. J'insiste sur un point, c'est qu'une présence soutenue serait la moindre des choses lorsqu'on sait que l'Orchestre de Pau réservera aux académiciens et leurs conjoints au sens large une séance de répétition générale pour la création de l'œuvre de Philippe Hersant en présence du compositeur qui sera jouée fin novembre (une cinquantaine de places sont disponibles, s'inscrire auprès du secrétaire sans attendre).

Voir ma « Lettre de rentrée » du mois de septembre pour le détail des rencontres et activités prévues pour le centenaire sans oublier l'ordinaire de nos rencontres et « conversations » ainsi que l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 28 octobre qui doit statuer sur la proposition du bureau d'élire 4 nouveaux académiciens à laquelle nous vous souhaitons nombreux.

Belle rentrée académique à tous.

Avant dernière pérégrination académique : les Académiciens au château de Morlanne

Etienne Lassailly



Les abrupts murs de la forteresse de Morlanne ont accueilli l'Académie pour sa sixième pérégrination académique.

C'était un samedi 7 septembre et, pendant cette journée, l'été disparu à fait un bref retour.

Il s'agissait de saluer la mémoire de l'infatigable Raymond Ritter, essayiste, historien, juriste, pyrénéiste et immuable Président de notre compagnie pendant plus de trente années.

Nous l'avons salué avec la déférence que l'on doit à l'homme d'action et d'esprit qu'il fut et qui avait, dès les années 20 et jusqu'à sa mort, défriché tant de domaines... et jusqu'aux ronces qui recouvraient son château de Morlanne.

Nos hôtes, le maire de Morlanne, Philippe Laborde-Rayna, Bernard Dupont, Conseiller départemental et Alain Lechon, Vice-président de la Communauté de Communes des Luys en Béarn ont, successivement à la tribune, évoqué cette aventure du relèvement de ces vieilles pierres béarnaises, ses périls et sa grandeur.

Puis Marc Bélit, après avoir dressé une vue d'ensemble sur l'histoire de notre Académie, s'est attaché à réparer une injustice : l'œuvre de notre confrère Pierre Bourgeade, exilée dans l'oubli.

Pierre Bourgeade

Nous venons rendre hommage à un de nos plus illustres anciens qui fut longtemps président de l'Académie de Béarn, mais nous sommes à Morlanne et on ne saurait passer à côté de ce village et de la maison où vécut un écrivain et un intellectuel hors normes : Pierre Bourgeade sans évoquer sa carrière. Aussi un bref hommage s'impose.

Tout le monde sait ici que Pierre Bourgeade est né le 7 novembre 1927 à Morlanne, qu'il fut cet intellectuel protéiforme, romancier, dramaturge, poète, l'auteur de plus d'une cinquantaine de livres, mais aussi scénariste, réalisateur, journaliste, critique littéraire et photographe, c'est dire le périmètre de sa curiosité et de son talent.

On sait moins, mais il avait l'élégance de le laisser entendre qu'il fut un descendant lointain de Jean Racine par sa mère d'origine basque.

On sait davantage qu'il fut le beau-frère de l'écrivaine Paule Constant, prix Goncourt et académicienne de l'Académie de Béarn, tout se tient. On sait aussi qu'il s'était fait remarquer et condamner pour « injure au chef de l'État » (Georges Pompidou) car il avait dénoncé avec insistance dans le journal « Combat » la grâce que ce dernier avait accordée au milicien Paul Touvier. (1972/73)

Mais c'est au théâtre qu'il s'est fait un nom dans l'Avant-garde de l'époque, on lui doit deux adaptations de textes du sulfureux Georges Bataille qu'on lisait beaucoup dans les années soixante-dix du siècle dernier : *Ma Mère* puis *Le Mort*.

Le sujet est toujours le même : le sexe et le mal, l'érotisme qui conduit à la découverte de la part la plus secrète de soi et permet de s'approcher de la réalité humaine faite de violence de sang et de cruauté. C'est là un des ressorts de son œuvre.

Traumatisé par la guerre civile espagnole, la guerre de 39/45 et la guerre d'Algérie il revient souvent sur cet aspect des choses dans ses livres (la torture) mais ce n'est pas tant un écrivain « engagé » qu'un écrivain « radical » à la langue désinhibée allant jusqu'à l'obscénité des mots pour rendre compte de l'obscénité des choses.

Très grand dramaturge au sommet dans les années 70 écrivant des textes remarquables sur des sujets liés à la violence et à l'érotisme : « Les Immortelles ». « Orden » sur l'Espagne franquiste, « Deutsches Requiem » sur Hitler en Argentine, il signera des adaptations d'Aristophane pour J-L Barrault pour lequel il adaptera *Antigone* de Sophocle et *Les Oiseaux* d'Aristophane, dernier spectacle monté et joué par Barrault au Théâtre du Rond-Point. Mais c'est avec « Palazzo mentale » qui allait révéler G.Lavaudant en 76 (sorte de voyage dans la littérature à la suite de Dante aux enfers) qu'il marquera la dernière génération des metteurs en scène de théâtre du siècle dernier. Il fut l'auteur majeur d'une époque maintenant bien plus crispée et lointaine comme le furent Koltès et Lagarce.

Pierre Bourgeade fut aussi photographe, il a surtout photographié du nu, en noir et blanc. Il a été l'ami de plusieurs photographes, notamment du surréaliste Man Ray avec lequel il a réalisé quelques entretiens et Pierre Molinier, le sulfureux Bordelais aux nus équivoques et démembrés auquel il a consacré quelques textes.

Pierre Bourgeade aura mené une carrière d'écrivain de premier plan à Paris durant plus de 45 ans, qu'on en juge : 22 romans publiés pour la plupart chez Gallimard, 8 romans noirs, 12 pièces de théâtre, toutes jouées à Paris, 10 recueils de nouvelles, 8 recueils de poésie, 12 essais sociologiques dont 'la France « à l'abattoir, » chronique du français quotidien ou l'objet humain.

Il a touché aussi au cinéma, au dessin, bref nous avons là un grand intellectuel, engagé, curieux de tout et au cœur des avant-gardes du siècle dernier. Il a été remis au goût du jour ces dernières années par Tristram la maison d'édition gersoise de Jean Hubert Gaillot et Sylvie Martigny. (qui a republié nombre de ses textes et édité un livre d'entretiens remarquable) Il mérite donc plus que ce bref hommage, une conférence lors de nos « conversations » à tout le moins, il faudra y songer.

Mais puisque c'est l'objet de notre déplacement, qui plus est dans le château qu'il a réhabilité, venons-en à l'hommage à Raymond Ritter par notre vice-Président : Marc Ollivier va retracer avant que sa nièce, Catherine Pelletier, ne nous décrive avec émotion la vie de famille à Morlanne il y a maintenant cinquante ans.



*Évocation de Raymond Ritter et de Pierre Bourgeade par Marc Ollivier et Marc Bélit
Devant une assistance nombreuse emplissant jusqu'aux couloirs du château.*

Raymond Ritter n'est pas de la promotion de 1924, celle des fondateurs de l'Académie de Béarn. Reçu en 1932, il en devient vite la cheville ouvrière sous la présidence de Léon Bérard : en 34 il remplace au poste de secrétaire le Dr Sabatier devenu vice-président ; lui succède dans cette fonction à sa mort en 1941 ; et, après le décès de Bérard, accède à la présidence. C'est dire si, vizir, puis calife, de 1934 à 1974, il exerça un long magistère dans une institution qu'il illustra, bien sûr par son autorité et son entregent, mais sans doute plus encore par une activité foisonnante.

Académicien, plus que quiconque, Raymond Ritter en avait le profil : de l'académicien tel que le voulait le Siècle des Lumières, il possédait la curiosité insatiable, ce côté touche-à-tout, doté de talents multiples, et qui ne les laisse pas inexploités.

Relever la gageure d'arracher au lierre et aux ronces les ruines du château de Morlanne, cela seul suffirait à rendre mémorable - et à épuiser - un homme ordinaire. Mais, ordinaire, Raymond Ritter à l'évidence, ne l'était pas. De son prédécesseur, Pierre Tucoo-Chala écrit : « *Tour à tour, et souvent en même temps, historien sachant restituer le passé avec l'art d'un grand reporter qui aurait été témoin des événements ; journaliste et polémiste doté d'une plume acérée, mais également fin lettré capable de remarquables pastiches ; photographe en un temps où les appareils impliquaient vigueur physique et minutie dans la mise au point ; mais aussi dessinateur capable de restituer plans et silhouettes des monuments disparus* ».

Académicien « de Béarn », Raymond Ritter l'a été incontestablement, par les œuvres. « *Le Béarn, il en a décrit, exalté, parfois sauvé, les sites, les pierres et les âmes* ». Ce qu'en dit là le secrétaire perpétuel des Jeux Floraux, lors de la réception de notre confrère dans l'académie toulousaine, c'est la juste formule pour rendre compte de ce que fut son apport à sa patrie d'adoption : il a enrichi, par ses ouvrages, la connaissance de plusieurs pans de son histoire ; mais aussi, en alliant au talent de l'homme de plume l'opiniâtreté de l'homme d'action, il a participé de manière décisive à la défense de son patrimoine.

Sur ce dernier point, nous avons ici sous les yeux son maître ouvrage ; mais, ce n'est pas tout. Au bilan du défenseur passionné de la cause patrimoniale, il faut encore porter la sauvegarde des collections du château de Làas, comme celle de monuments aussi emblématiques de l'histoire régionale que peuvent l'être le château de Montaner et les remparts de Navarrenx ; sans oublier la protection de sites naturels majeurs, qu'il s'agisse des cascades de Cauterets ou des vastes étendues qu'englobe aujourd'hui le Parc National des Pyrénées (son implication en faveur de la création de ce dernier valant à Raymond Ritter de devenir le premier président de l'Association des Amis du Parc).

Sur tous ces sujets, il aiguillonne les décideurs, jouant de la presse pour donner aux causes qu'il défend l'écho indispensable à leur prise en compte.

Ce serait, en effet, passer à côté d'un trait majeur de sa personnalité que d'omettre son appétence pour les escarmouches dans les colonnes des quotidiens, - comme de ne pas souligner son talent de chroniqueur.

L'Indépendant des Basses-Pyrénées lui offre une tribune régulière, en alternance avec – jugez du peu! - Francis Jammes et Joseph Peyré. Collaborateur du prestigieux hebdomadaire parisien *L'Illustration*, il fournit à la fois le texte et les images. Les sujets qu'il traite ne sont pas que régionaux, mais il « vend » bien Béarn et Pyrénées, dont il fixe talentueusement les paysages, accompagné dans ses courses par le jeune Caillau-Lamicq, chargé du barda, car, à cette époque pionnière de la photographie, il ne faut pas moins de trois sacoches pour emporter l'appareil à soufflet, les plaques et l'indispensable trépieds.

La cause pyrénéiste, il va se donner les moyens de la défendre en transformant le *Bulletin Pyrénéen* en une revue trimestrielle à l'iconographie très soignée, traitant d'histoire et d'ethnologie autant que d'itinéraires de randonnées, et du versant espagnol autant que du versant français. Ce sera la revue *Pyrénées*, dont il va assurer, jamais avare de contributions, la responsabilité jusqu'à sa mort.

Raymond Ritter collabore à l'éphémère revue parisienne *Noir et Blanc*, dirigée par Pierre Benoit et Roland Dorgelès.

La passion éditoriale le conduit même à lancer un hebdomadaire local illustré, *Les Nouvelles*, qui tiendra vingt numéros.

L'homme est un vrai polygraphe, éclectique par les sujets et à l'aise dans tous les registres. Si l'on veut prendre une vue complète de sa production, hors les articles de presse, il faut se reporter au numéro spécial que la revue *Pyrénées* consacre en 1994 à son fondateur ; vous y trouverez, sur 16 pages, la liste de ses publications.

Il écrit des pastiches (ce sont *La Robe de Geai*, ou *Radio-Parnasse*) ; traite d'histoire de l'art (c'est *Flandre au lion*) ; se penche sur la culture et les mœurs de nos voisins d'outre Pyrénées (c'est *L'Espagne corps et âme*).

Mais avant tout, ce qui le retient, c'est l'histoire.

Son premier centre d'intérêt porte sur celle des châteaux-forts, spécialité que les initiés dénomment « castellologie ». Il publie *Le château de Pau, étude historique et archéologique*, qui reçoit le prix Charles Blanc de l'Académie française ; ou encore : *Les constructions militaires de Gaston Fébus en Béarn*. Son « *Châteaux, donjons et places fortes : l'architecture militaire française* », édité chez Larousse, devient un ouvrage de référence.

On saisit là combien l'homme était qualifié pour, passant de la théorie à la pratique, déblayer les douves, recréer les mâchicoulis et relever un donjon sérieusement écrêté.

En histoire, son second domaine de prédilection est le XVI^e siècle, le siècle du Béarnais au fameux destin. Intitulée assez curieusement *Henri IV lui-même, l'homme*, la biographie qu'il lui consacre, est truffée d'anecdotes et de bons mots - comme le sont celles des femmes qui furent proches d'Henri de Navarre par les liens du sang ou de l'amour : Jeanne, Catherine, Marguerite, Diane ou Gabrielle.

Raymond Ritter est de la famille de ces « *rejetons adultérins de Clio* », ces historiens non-professionnels qui savent rendre l'érudition aimable. Les éditeurs ne s'y trompent pas ; ses ouvrages sont publiés chez les meilleurs, qu'ils soient locaux (Marrimpoey bien sûr (**Jean-François**), régionaux (Delmas à Bordeaux, Privat à Toulouse) ou nationaux (Albin Michel, Fayard, Honoré Champion). Et, consécration suprême, il recevra quatre prix décernés par l'Académie française, dont en 1937 un Grand Prix, pour *Cette Grande Corisande*.

Le mot de la fin, pour clore l'évocation de l'activité débordante, des multiples vies de l'illustre académicien, je le laisserai à notre confrère François Bayrou, qui, pour résumer le personnage, a eu la formule heureuse, définissant Raymond Ritter comme « *un homme qui put vivre ses passions, qui eut – merveilleux privilège – ses enthousiasmes pour métier* ».

Puis le « Duo Movere » chante dans la cour du château aux derniers rayons d'un soleil de fin d'été tandis que le soir tombe.



La cour du château pour le concert de fin de journée.

Les Journées du patrimoine

Marc Bélit



Journées du Patrimoine : le Château d'Arricau-Bordes dans le Vic-Bihl

Septembre est un mois épatant, c'est le moment de l'équinoxe d'automne où le soleil traverse le plan équatorial et change d'hémisphère céleste. Le calendrier républicain, utilisé de 1793 à 1805 faisait commencer l'année, le 22 septembre, à l'équinoxe justement, le lendemain du jour de l'abolition de la royauté, le 21 septembre 1792. Ces journées qui eurent leur faveur, au temps où la gauche était au pouvoir en 1980 ne sont pas sans arrières pensées éducatives. Fin d'une ère, début d'une autre et retour à l'ancienne, c'est là le sens de l'histoire en fin de compte.

C'est aussi le temps de l'automne qui commence, celui des champignons sous la mousse, des oiseaux migrateurs dans le ciel, des derniers fruits aux arbres, des dernières conserves et des premières confitures. Les vendanges dans le Jurançon, le Madiran ou ailleurs se préparent. Le vin sera peut-être bon cette année ? Qui sait ? Mais déjà, les foires aux vins font courir les amateurs de dégustation chez tous les cavistes qui ouvrent bouteilles et boutique ces jours-là pour éveiller nos papilles et dénouer nos bourses.

C'est le temps de la chasse que les citadins n'aiment plus guère, ils n'ont plus du gibier que des idées très lointaines quant au fumet et au goût. On a changé d'époque et l'on est davantage « végan » que grivois. Du reste la grive peut s'enivrer entre les treilles tant qu'elle veut, elle ne risque plus de recevoir du plomb de 16 dans l'aile. Les premiers frimas font perler la rosée sur les herbes et les prairies deviennent cristallines au soleil du petit matin. Les arbres changent de couleur, pour un peu l'automne les ferait ressembler à des mannequins d'un défilé de mode immobile sous le ciel gris.

Ce sujet du patrimoine fut choisi à la fin de la décennie soixante-dix, par un ministre un peu désargenté de Monsieur Giscard d'Estaing pour décider d'en faire un temps fort. Il s'appelait Jean-Philippe Lecat et fut l'initiateur de ces journées que l'on attribua généreusement à son successeur, Jacques Lang. Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches. Ce dernier a inventé tant de fêtes, et pourquoi pas celle-là, à laquelle il a du reste donné une ampleur toute nouvelle, en décidant qu'il y aurait aussi des années du patrimoine pour sensibiliser les représentants de la nation à ce problème. La question du financement des monuments historiques comme on sait est un des grands soucis du ministère de la culture qui en a beaucoup d'autres. Rien de tel qu'une fête pour desserrer la bourse des financeurs publics et privés. Mais à cette époque, le temps était à la fête et on ne comptait guère. Tout cela a disparu, mais il reste encore de fort belles fêtes pour en perpétuer le souvenir : celle-ci et celle de la musique qui sont restées populaires et familières aux Français. Va donc pour les journées du Patrimoine.

Ces jours-là, chacun se promène dans les parcs et dans les jardins de la République, ou de certains particuliers fortunés, qui ont voué leur vie et leurs moyens à la restauration de quelques ruines, lesquelles ressembleront un jour à un château grand siècle, ou pas. Le goût de nos concitoyens pour leur patrimoine ne faiblit pas. On conditionne souvent les aides publiques à leur restauration à un usage social pour recevoir des subventions. La destination festive de ces lieux où se tiennent à la belle saison quantité de festivals en atteste. C'est notre façon de lire l'histoire, et l'on sait que sur le sujet les récits s'entrechoquent. La dernière célébration du patrimoine parisien lors des Jeux olympiques en fit une démonstration diversement appréciée. Il est vrai que le ludique a tendance ces derniers temps à nous faire oublier le mémoriel.

Toutefois, les Français ne s'y trompent pas et arpentent durant ce long week-end les lieux de mémoire en posant leurs pas dans le gravier des allées des châteaux, qui réveillent chez quelques-uns le souvenir du grand Meaulnes. Ils savent que jamais les statues ne sont si belles que dans les parcs lorsque l'automne les environne de couleurs changeantes. Qui n'a pas visité Versailles à cette saison, n'a pas l'idée de ce que fut la splendeur de l'ancien régime en cet endroit de civilisation royale. C'est là du reste., qu'en septembre 1715, le roi Louis XIV choisit de mourir en contemplant ce parc qui fut son grand œuvre. Mais on ne parlait guère à l'époque de patrimoine qui est d'usage récent bien que le latin « *patrimonium* » désigne depuis longtemps un usage juridique.

Au fond, le terme de patrimoine qui relèva longtemps du vocabulaire des notaires changea du tout au tout aux alentours de 1980 en désignant l'appropriation collective du plus symbolique de l'héritage culturel national des Français. Il n'est en effet pas un château, pas une cathédrale, pas une église, une ruine, un vieux lavoir, une belle maison qui sous l'étiquette de « patrimonial » ne devienne une œuvre d'art et d'histoire. C'est l'angle droit de la civilisation dont on parle quelque part Charles Peguy .

Ne nous moquons pas trop alors de tous ces gens qui font la queue devant les ministères pour voir de près où logent les privilégiés de la République, de façon si inconfortable ces derniers temps, qu'on ne les envie guère. Le peuple, on le sait, ne signe plus qu'un bail précaire à la noblesse d'État et il vaut mieux visiter ces demeures que de tenter de se cramponner aux fauteuils dorés par les temps qui courent. Le peuple est donc chez lui partout dans les palais de la République, il le sait et il en est bien content. C'est là sans doute qu'il faut chercher la raison du succès de ces journées qui ont un petit côté : « poussez-vous de là que je regarde » !

Mais il y a aussi la fierté bien légitime de ces villages, si heureux de se voir attribuer le Label du plus beau village de France ou de plus beau monument que nous vantait ces derniers jours avec une mine réjouie l'inimitable Stéphane Bern. De fait, ce jour-là, nous découvrons que la France est un musée dont l'entrée est gratuite mais à condition de faire la queue. L'occasion aussi de faire la causette avec des voisins de circonstance s'ils ne sont pas déjà enfermés dans la bulle de leur téléphone portable et inaccessibles aux bavardages.

L'horoscope du mois de septembre, on le sait, oscille entre vierge et balance. Ce sont des signes pacifiques, une période idéale pour former un gouvernement face à des citoyens irrités qui n'en veulent pas. Le samedi 21, c'est la Saint Matthieu, l'apôtre du Christ à qui l'on attribue un évangile qui porte son nom. Voilà si l'on veut l'occasion de se souvenir des racines chrétiennes de la France, à moins que ce ne soit la conséquence de l'appropriation par l'Église du calendrier Romain. Chacun y verra ce qu'il veut y voir. Pour ma part j'y puise la conviction que nous n'en avons jamais fini avec l'histoire ni avec notre passé, et qu'il y a si peu d'occasions où nous avons l'impression d'en avoir un qui nous soit commun et force notre admiration que chaque occasion de l'éprouver est bonne. Les journées du patrimoine servent au moins à cela : nous donner une certaine confiance en nous-mêmes. En fin de compte, c'est un plébiscite comme un autre où les pierres devenues cathédrales ou châteaux attestent de notre passé monumental et mouvementé ; une leçon d'histoire à réviser chaque année sous l'ombrelle ou sous le parapluie.

Le lendemain commence l'automne, nous changerons de saison et peut-être d'humeur.

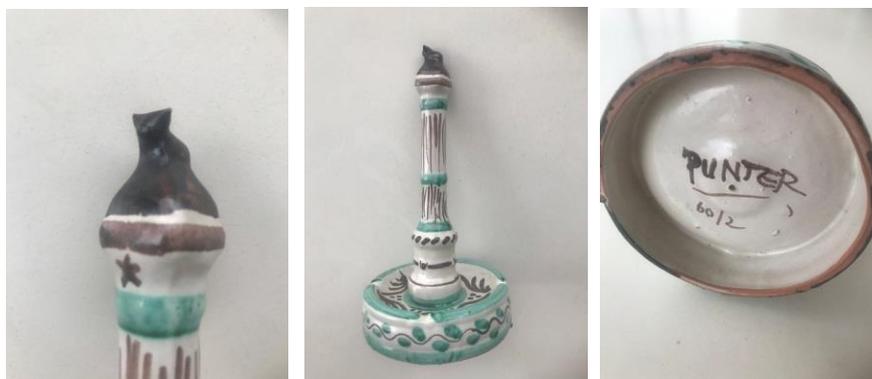
Chronique parue dans la République des Pyrénées.

Le torico de Teruel : quand l'histoire devient dérangement !

Patrick Voisin



Trouvée sur un marché à la brocante, en Espagne, une céramique nous surprend : l'œil se demande ce qu'est cette petite forme brune en haut de ce qui ressemble à une colonne dont l'usage n'est finalement, quand on le tourne et le retourne, pas autre que décoratif à moins de le considérer comme un cendrier à cause de sa base ! Quel est donc cet animal grossièrement dessiné par les doigts et quel sens lui donner ? Et pourquoi cette étoile ? Bref, que représente l'objet au bout de l'étonnement ? Le mystère appelle une réponse !



Mais, dès que l'on regarde la marque de fabrique on tient une piste sérieuse : la céramique est un travail de l'atelier de Domingo Punter, à Teruel, en Aragon ; et, si l'on visite Teruel, on a la réponse, du moins les premières réponses : on reconnaît, on identifie et l'on croit savoir ; mais l'on ne sait pas encore ce que cela représente et signifie : quel est le pourquoi de la chose ? Et, si la curiosité de savoir cela ne prend pas le relais, une fois la surprise, l'étonnement et peut-être l'émerveillement esthétique passés, c'est la banalisation qui guette, à en croire Jean Cocteau dans *Le Secret professionnel* (1922) : « l'espace d'un éclair, nous voyons un chien, un fiacre, une maison pour la première fois. Tout ce qu'ils présentent de spécial, de fou, de ridicule, de beau nous accable. Immédiatement après, l'habitude frotte cette image puissante avec sa gomme. Nous caressons le chien, nous arrêtons le fiacre, nous habitons la maison. Nous ne les voyons plus. » Selon lui, toute la poésie du monde et des choses qui le constituent sont dans cet éclair et dans la nouveauté que celui-ci met en lumière au milieu de ce qui nous a peut-être surpris un jour et à quoi nous sommes désormais habitués.



L'on croit donc savoir à présent : c'est un tout petit taureau d'où son nom de *torico*, sous-dimensionné pour l'œil par rapport à ce que l'on attendrait, juché sur une colonne au pied de laquelle il y a une fontaine ; le sculpteur aurait dû penser à l'impression d'optique et corriger les proportions, mais il ne s'appellerait pas *el torico* ! Il serait un *toro* parmi tant d'autres dans ce pays ; et, de dimension normale, eût-il alors appelé et retenu l'œil du passant jusqu'à l'étonnement ? À Teruel, où il est installé sur la Plaza de Carlos Castel, place centrale dite du *torico*, les habitants ne le voient probablement qu'à l'occasion de la fête de la ville, où ils le regardent car il devient le clou du spectacle : chaque 8 juillet, la coutume veut en effet que l'on aille placer un foulard rouge autour du cou du *torico*. Le reste du temps... il ne brille que dans le regard du touriste de passage, il rejoint pour un an le quotidien des habitants. Mais il est là, il est un emblème, il a force de symbole et il représente Teruel ; les gens le savent, en sont fiers et cela leur suffit.

Car ce bronze est bien l'emblème de Teruel depuis 1858, statue de 45 cm de long et pesant 54,5 kilos, d'artiste inconnu, posée sur une colonne en pierre de 11 mètres au centre d'une fontaine. Et l'ensemble commémore une légende du XII^e siècle : la fondation d'une ville à l'endroit même où, en 1171, les chevaliers chrétiens d'Alfonse II assiégeant une forteresse aux mains des Maures auraient vu un taureau qui s'était arrêté après avoir suivi une étoile filante. C'était à l'endroit de l'actuelle Plaza del Torico. L'on comprend mieux à présent pourquoi une étoile est représentée en haut de la colonne sous le *torico*, et l'histoire pourrait s'arrêter là.

Mais, depuis un certain jour de 2022, les habitants de Teruel ne peuvent plus réellement oublier leur *torico* en traversant la place, même s'ils voudraient peut-être l'oublier, car le *torico* a une histoire qui pourrait bien finir par faire des histoires !



Antérieurement, la fontaine, qui date de 1375 et qui était installée sur des citernes, avait été remplacée deux fois avant de trouver sa forme définitive en 1858 avec la colonne et le *torico*. Et, depuis 164 ans, le *torico* n'avait souffert aucun dommage, quoique régulièrement descendu pour être nettoyé. Mais, le 19 juin 2022, au cours de travaux sur la fontaine, quinze jours avant la fête de la ville, la colonne s'effondra et la statue dans sa chute de 11 mètres se brisa en plusieurs morceaux dont les pattes et les cornes. Il fut décidé de restaurer la statue et, dans l'urgence, pour le 8 juillet tout proche, on eut recours à une copie réalisée quelques années auparavant à partir d'une imprimante 3D. Voilà la suite inattendue de l'histoire. À présent les histoires !



En effet la restauration du *torico* révéla que la statue était faite dans un alliage de fer qui n'existait pas au XIX^e siècle, époque où elle était de surcroît supposée avoir été fondue en bronze. Il ne pouvait donc s'agir que d'un faux et il y avait nécessairement eu substitution... mais par qui et quand ? Or, l'affaire devient réellement plus embarrassante lorsqu'on passe en revue l'histoire de Teruel, tantôt franquiste, tantôt républicaine, pendant la Guerre Civile.

Afin de le protéger des vicissitudes de la guerre, le *torico* fut retiré de la place entre 1938 et 1940, et la substitution a pu se faire dans cette période de deux ans. Dès lors, qui a volé la statue et l'a remplacée par un faux ? Sur la photo prise le 26 février 1938, est-ce le vrai ou le faux ?

Le souci de l'historien serait d'approfondir la question, mais à Teruel on préfère ne pas remuer le passé douloureux ni lever le mystère ; la réponse pourrait être celle que l'on ne souhaite pas entendre par rapport à un passé qui s'éloigne, certes, mais dont certains acteurs sont toujours vivants d'un côté comme de l'autre. Pas de vague, dit-on aujourd'hui.

La version poétique des choses, c'est-à-dire la légende et le symbole du *torico*, peut suffire, même si le quotidien fait son travail de banalisation sur l'objet ; elle permet au moins de vivre et les réjouissances ont repris à Teruel autour du *torico*, en juillet et probablement lors de la *Noche Vieja*, car c'est l'épicentre de la vie à Teruel.

Ainsi la chute du *torico*, symbole de Teruel, a-t-elle secoué la ville et bouscule-t-elle à présent certaines mémoires. Pour combien de temps ? On a du moins échappé à la malédiction que cet épisode pouvait signifier avec le bris du *torico*, se dit-on à Teruel, mais le destin a peut-être voulu que celui-ci tombât pour rappeler que l'on n'efface pas facilement le passé et que celui-ci sait par lui-même se faire rappeler !

Souvenirs de l'été et chronique du présent de notre Europe

Thierry Moulonguet

À sa manière concise, Thierry Moulonguet nous adresse régulièrement ses cartes postales pour le bulletin. Ce mois-ci il y en a deux, l'une parvenue cet été l'autre à la rentrée. Cela montre l'étendue de la curiosité de notre confrère.



Marvao

Marvao est un petit village portugais, situé sur un piton rocheux, à 10 kilomètres de la frontière avec l'Espagne en venant de Caceres. On y arrive venant du Pays Basque, en passant par Vitoria, Burgos, Valladolid, Salamanque, puis la traversée de l'Extramadoure qui a des allures d'Ouest américain. Il y a quelques années, Christoph Poppen, directeur de l'orchestre de Cologne, et son épouse, une grande soprano, Juliane Banse, ont découvert ce village au cours d'une randonnée à bicyclette et ont décidé, envoûtés par la beauté du lieu, d'y créer et développer un festival de musique classique. Un véritable pari dans cette région éloignée des grands centres du pays. Pari tenu et gagné : cette année, ils fêtaient le dixième anniversaire du festival qui a trouvé son public et amené une nouvelle vie à Marvao. Ce village était un point d'observation exceptionnel pour contrôler les allées et venues des troupes armées entre l'Espagne et le Portugal. Cette position de vigie a conduit au 11^{ème} siècle à la construction d'une forteresse dominant la plaine, depuis, remarquablement rénovée. C'est l'un des lieux où sont données les représentations du festival, sur la place d'armes, surplombée par le donjon. Nous y avons assisté à la soirée d'ouverture, avec L'Enlèvement au Sérail de Mozart, puis le lendemain au concerto pour violon de Beethoven remarquablement interprété dans le vent par la violoniste allemande, Veronika Eberle. Soirées magiques, dans la lumière du soir sur la forteresse, avec un ciel strié par le vol des hirondelles, transformées en boules de feu avec les derniers rayons du soleil reflétés dans leur passage virevoltant. Le premier soir, le Président portugais, Marcelo Rebelo De Sousa, est venu décorer Christoph Poppen en témoignage de sa contribution à la vie culturelle portugaise et à l'animation de ce territoire.

À Marvao, les journées sont scandées par le concert de 11h, celui de 16h puis la grande soirée. C'est ainsi que nous avons pu entendre des sonates de Bach, Mendelssohn et Busoni jouées par un pianiste coréen, Kun-Woo Paik, et un violoniste chinois, Dan Zhu ; un concert consacré au baroque portugais aux accents d'Haendel, et une enthousiasmante messe du couronnement de Mozart accompagnant l'office du Dimanche. Quelle qualité musicale de chaque pièce de ce festival !

Dans les rues du village, on entend les voix et les instruments en répétition, au café où trône un célèbre perroquet on retrouve les artistes pour des échanges impromptus, les maisons sont belles, en blanc comme on le voit dans les villages du sud de l'Europe, et plusieurs sont en rénovation marquant ainsi les effets du festival sur l'économie locale. Oui, décidément, tout incite à placer Marvao sur son chemin.

« **Le rapport Draghi** : To be or not to be !

Mario Draghi, ancien Gouverneur de la Banque Centrale Européenne et ancien Président du Conseil Italien, vient de remettre un rapport essentiel sur la table de la Commission Européenne. Il y résume tous les défis auxquels l'Union Européenne doit faire face, sous peine de ne plus tenir la promesse faite aux européens de leur permettre de vivre dans un ensemble prospère au système de protection sociale le plus développé au monde, pionnier en croissance durable, libre et à l'abri des extrêmes, et qui est un acteur reconnu dans la conduite des affaires du monde. Mario Draghi, avec toute son autorité et sa grande légitimité, lance un cri d'alarme : nous sommes en train de perdre irrémédiablement le fil de cette promesse et le cap de l'Europe des lumières . La raison principale est l'affaiblissement continu de notre économie qui n'est plus en mesure de générer les ressources nécessaires pour tenir la promesse européenne. Manque de production industrielle, faiblesse de la productivité comparée à l'évolution de celle-ci aux États Unis, retard qui s'approfondit dans l'innovation, cout de l'énergie deux à trois fois plus élevé qu'en Chine ou aux États Unis, insuffisance de l'investissement pour accompagner la transition énergétique et le déploiement du numérique, ces tendances sont bien identifiées depuis plusieurs années sans pour autant provoquer la réaction nécessaire. Le fonctionnement de l'Union Européenne est trop lourd et bureaucratique ; le modèle économique allemand est remis en question par le ralentissement de la demande chinoise ; la France est en panne sous le poids des déficits et de l'endettement. Face à cette situation, le rapport Draghi propose un plan massif d'action . Ses principales propositions sont les suivantes : favoriser les innovations de rupture en augmentant et coordonnant l'effort de recherche en simplifiant les réglementations, en réformant les règles de concurrence pour permettre l'émergence de champions mondiaux ; réintégrer dans la trajectoire de décarbonation la préservation de l'industrie ; créer une union de l'énergie pour en optimiser le cout ; renforcer la sécurité d'approvisionnement en matières premières et métaux rares ; construire une base industrielle commune de défense ; établir un principe de préférence européenne ; un effort d'investissement spécifique dans le spatial ; réaliser l'union financière pour compléter l'union monétaire. Avancer dans cette voie impliquerait un plan d'investissement de 800 milliards d'Euros par an financé par l'emprunt sur le modèle de ce qui avait été réalisé après le COVID mais avec des modalités de mise en œuvre simplifiées (4 ans après l'emprunt COVID, seulement un tiers de son montant a été dépensé !).

Mario Draghi met ainsi l'Union Européenne et les pays qui la composent devant leurs responsabilités : soit s'engager dans la construction d'une Europe puissance à la hauteur des enjeux du 21 eme siècle, soit aller vers une forme de désintégration résultant de l'incapacité à mutualiser les politiques, de l'éclatement de l'Euro et de la dilution du marché unique sur fond de montée des extrêmes et de menace pour la démocratie. La première option, la seule qui vaille naturellement, implique d'abord la relance de l'impulsion franco-allemande actuellement aux abonnés absents et en second lieu une évolution profonde de la gouvernance européenne avec un recours élargi aux votes à majorité qualifiée pour simplifier et accélérer la prise décision . Ce qui permet de garder espoir, c'est le simple constat des atouts formidables de l'Europe : ses grandes universités et ses centres de recherche, ses infrastructures, son rayonnement culturel, son attractivité pour les touristes du monde entier, sa monnaie unique, son grand marché gouverné par un Etat de droit, les positions prises par plusieurs de ses grandes entreprises sur les marchés mondiaux, le foisonnement des initiatives prises par les acteurs locaux dans les régions ... tout est réuni pour que l'Union Européenne s'engage à fond dans le chemin tracé par le rapport Draghi.

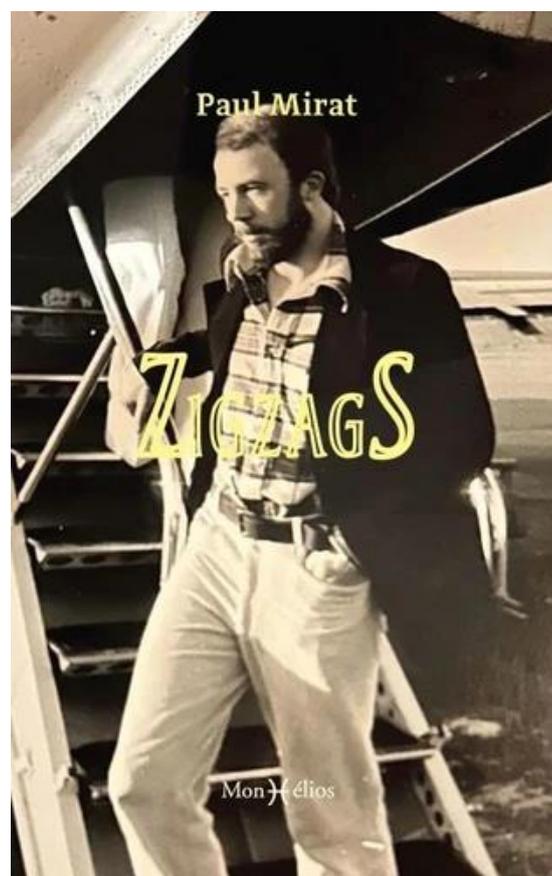
Publications de nos académiciens

Marc Bélit à propos du livre Paul Mirat : Zigzags

Tout le monde à PAU connaît Paul Mirat, le nom d'abord qui fut celui de l'artiste-peintre fort connu dont le petit-fils, « notre Paul », porte le patronyme. Et voici que ce Paul qui a mené plusieurs vies, connu plusieurs métiers, conduit plusieurs voyages qui le menèrent aux quatre coins du monde, fut un temps aussi éditeur, courtier en vins, curieux de tout, et d'abord de son Béarn, donc il nous restitue dans un livre vif et mené à vive allure, le charme intact. Voilà donc l'itinéraire dans le siècle d'un homme pressé qui nous raconte sa vie.

Son livre s'intitule : ZigzagS au pluriel. Le Pluriel vaut d'être remarqué. En effet, voilà, une vie menée à bride abattue qui ne manque pas de panache, mais dont aurait difficulté à dire qu'elle suit un itinéraire rectiligne. Comme le Montaigne, des Essais qui nous dit écrire « à sauts et à gambades », notre Paul Mirat écrit son histoire, - car il s'agit d'une forme de biographie qui ne dit pas son nom (l'homme est trop modeste pour cela) mais qui en une est en fin de compte où il nous parle de lui tout en n'ayant pas l'air d'y toucher. C'est du reste ce qui fait le charme de cet opus.

Qu'on soit prévenu, d'ailleurs, dès qu'on rentre dans ce petit livre, on ne peut plus le lâcher, tant le rythme en est entraînant et l'humeur vagabonde. Voilà un Jack Kerouac de chez nous qui n'écrira pas : « sur la route » sur un seul rouleau de papier comme l'illustre Canadien, mais qui nous donne son itinéraire en de brefs chapitres concis qui jalonnent son histoire. Il était temps, après avoir écrit tant d'histoires sur le Béarn, entre autres, de le voir, s'occuper enfin de lui-même, et de nous dire sa vérité sans plus de façon.



Le diable sait à merveille nous rendre familiers les paysages de son enfance, son village de Meillon d'abord, sa terre nourricière, la « saligue » au bord du gave, les montagnes, les ruisseaux, les sentiers, la forêt qui va de la plaine de Nay jusqu'à Lourdes et au-delà. Ses vagabondages d'enfance nous plongent en retour dans la nôtre. Nous aussi nous avons été des garnements qui quittions la maison familiale pour découvrir le monde, les bêtes, les insectes, les oiseaux, les poissons, le ciel, ou pas, les grues en forme d'avion de papier dans le ciel de novembre qui ressemblaient tant à ceux que nous faisons voler dans les salles de classe de l'ancien temps où l'on écrivait avec la « sergent-major » et la « gauloise » sur des pupitres de bois en faisant des pâtés sur nos pages.

Paul Mirat sait rendre compte de cette France de l'après-guerre, exactement des années 70 où il est devenu ce jeune homme déterminé rêveur et aventurier que l'on voit les mains dans les poches, une barbe avantageuse sous le menton, un col de chemise américaine ouvert, au pied de la passerelle d'un avion qu'on imagine susceptible de l'amener très loin, sur la couverture du livre. Du reste, il nous contera bien des voyages, à pied, sur la route et en avion, en traversant la mer vers les États-Unis ou l'Amérique du Sud et son cher Montevideo, qui fait face à Buenos Aires, ou une partie de sa famille à immigré comme tant de Béarnais du reste.

Revenons au Béarn, dans les villages du Béarn très exactement, où il excelle à nous conter le rôle de ces étranges curés attachés à leurs ouailles, sauveurs des âmes et tireurs d'oreille à l'occasion, mais aussi rugbymen et poètes comme l'était l'Abbé Bégarie.

Paul Mirat n'a pas son pareil pour nous amener en voyage et se révèle à l'écrit aussi doué qu'à l'oral pour conter les mille et une aventures de sa vie. Je noterais aussi l'estime et l'admiration qu'il porte à nos anciens, les Académiciens qu'il connaissait évidemment, puisqu'ils étaient dans l'environnement direct de sa famille, et dont il parle avec beaucoup de justesse et d'affection.

Son livre tout en zigzags est comme lui, il en oublie même de nous faire une conclusion sur le sens de ce parcours dont le titre est tout un programme. C'est sans doute qu'il n'a pas fini de Zigzaguer dans le monde pour notre plaisir et notre enchantement. Ce n'est pas un homme qui conclue, c'est un homme qui poursuit sa vie comme une rêverie sans conséquence autre que de pouvoir conter aux autres combien le monde est beau et qu'il vaut la peine de le parcourir dans la forme qu'on voudra, la sienne étant comme on l'a vu plutôt « à sauts et à gambades ».

Voilà donc un Académicien dont on se dit qu'il porte la mémoire des autres vers ceux de maintenant, de la plus belle des manières. En somme, c'est un écrivain de bonne compagnie qui a fait un fort bon livre dans une maison d'édition dont par hasard nous recevions récemment la fondatrice qu'on peut féliciter de l'avoir édité. Un si joli livre est à mettre en toutes les mains et à conseiller à tous les esprits chagrins. Il montre comment on peut conduire sa vie tout en ayant l'air de ne pas s'en soucier le moins du monde. Peut-être est-ce là une façon bien béarnaise de choisir d'être heureux.

Conversation académique



Lundi 23 septembre, nous avons reçu, pour notre conversation académique mensuelle, Danièle Thomas, fondatrice et directrice des éditions *MonHélios*.

La maison, depuis sa création en 2001, repose sur un modèle économique original ; ses principes : la frugalité (une SARL unipersonnelle), la volonté de conserver une production limitée (pas plus de 10 à 15 publications chaque année), l'indépendance (un recours limité à l'argent public), une distribution plus large que régionale (assurée grâce au réseau puissant de Média-Diffusion).

Sur ces bases, la maison a pu développer un catalogue que le slogan « Les Pyrénées à livre ouvert » ne résume que partiellement. Certes les guides et topo-guides rencontrent un public croissant et géographiquement très diversifié, mais les domaines couverts s'étendent largement au-delà. Des rééditions de classiques ; d'histoire, Froissart et son voyage à la rencontre de Gaston Fébus, Hardouin de Péréfixe ou Voltaire, traitant de la grande figure de « Notre Henri », Marca par le chanoine Dubarat ; d'histoire locale (celle la bataille de Lescun, ou celle des bastides) ; la découverte des Pyrénées (avec l'incontournable Taine et son *Voyage*, illustré par Gustave Doré) ; de ses sommets. Le pyrénéisme est à l'honneur ; les Anciens – Carbonnières, Russell, Béraldi, Chaussenque, Brulle, les Cadier, le prince de La Moskowa, Bouillé, Franqueville, Léon Dufour ... - et les Modernes – Arlaud, Raynaud, Jacqueminet, Ratio, Lemièrre... Ajoutons à cela quelques ouvrages de référence – comme une anthologie de la chanson béarnaise (avec partitions) en 5 volumes et 1500 pages - et l'on peut mesurer tout ce qu'apporte cette maison d'édition à la connaissance du Béarn, de son histoire, de ses hommes, de ses mœurs, de son patrimoine.

Notons enfin, au catalogue, les noms d'académiciens de Béarn : Alphonse Meillon, Louis Le Bondidier, Jacques Staes, André Hourmilougué ; et – « à paraître prochainement »...- celui de notre confrère Paul Mirat.

Chroniques béarnaises

Marie-Luce Cazamayou



La gelée de pommes

Les pommes sont tombées dans l'herbe. Même si je dois partir dans la ville éternelle, et aller m'enchanter de ses splendeurs, je regrette de ne pas faire moi-même ma gelée de pomme. Savoir-faire hérité des vieilles traditions de la vieille maison. Car, la réussir tient un peu du miracle. Le contenu de ce panier, plein de pommes, avec leurs imperfections, - certaines sont trop mûres, d'autres à demi gâtées, d'autres attaquées par le vers ou le frelon- doit se transformer en une sorte de confit de fruits, d'une constitution qui attire les regards par sa beauté, son énigmatique transparence, sa texture enfin qui semble sortie d'un conte de fées ou de sorcières. Je ne serai pas là pour accomplir ce miracle : une gelée de pomme bien prise.

Pas de problème, mon ami va la faire « tranquillement ». Je sais ce que signifie cet adverbe, il sous-entend qu'il va savoir réaliser la recette sans faire tout mon « cinéma ». Il ne croit pas aux secrets, pas plus qu'à la manière empirique de vérifier la cuisson, ni même à la présence nécessaire des pépins. Il a Google, et celui-là ne peut pas se tromper. La recette de la gelée de pomme est facile à trouver.

Seulement, la recette n'a pas donné le résultat escompté. A mon retour, il avoue sans honte qu'il la trouve un peu liquide du haut, un peu trouble du bas. Bref, il ne sait pas s'il peut lui faire confiance. Je retiens mes sourires et je prends une décision qui peut passer pour un caprice irréfléchi : on dissout !

Dissolution donc, dans le grand faitout.

On vide les bocalx pleins de cette mixture peu appétissante... et on chauffe, feu doux. L'ami raisonnable et logique n'y croit pas. On ne peut pas d'après lui, réussir quelque chose en reprenant les mêmes éléments et tout qui est raté, « sans rien changer » ! Cet homme ne lit pas assez les journaux... Mais, pour lui faire plaisir, on va ajouter deux cuillérées à soupe de jus de citron qui contient de la pectine, élément naturel si important, contenu aussi dans les pépins de la pomme. « Car tu avais bien gardé les pépins ? » ... « Bof, pas trop ! ... il y avait des vers, et qui aime les

pépins ? Ils sont partis dans la poubelle verte ! » Imaginez mon visage en émoticône : rire sous cape ! Inutile de lui expliquer la phrase de Michel-Ange : mille joies ne valent pas un tourment. Les tourments, les pépins et autres petites choses désagréables qui se trouvent sur notre chemin, sont à éviter d'après lui. On n'a plus l'âge !

Comme il doute de mes capacités, nous nous penchons sur La Cuisine du Pays de Simin Palay, sur les recettes de Tante Marie publiées au début du siècle dernier, et nous attendons en tournant un peu de temps en temps, avec la cuillère en bois. C'est long. L'ami Google lui demande de vérifier la température. Il retrouve donc ce thermomètre à sonde entré pour la première fois dans la maison bi-centenaire qui a vu pourtant réussir sans lui, tant de jambons, de piperades, de foie gras en bocaux de verre, mais aussi tant de Vol-au-vent, de perdreaux à la broche, et même de Riz à l'Impératrice. Alors le thermomètre à sonde... il ne faut pas en sourire. Faisons confiance à la science : on-off, la température monte 108 degrés, c'est au-dessus de la température de l'eau en ébullition, Google dit que c'est bien. Il ne reste plus qu'à attendre. C'est long. Devant les fenêtres, l'homme passe et repasse. C'est quand même sa gelée de pomme : « tu as tourné ? » ... Il tire des brouettes de bois coupé, il charge des feuilles mortes. « C'est cuit, non ? »

Non. Mais il vient voir cette goutte qui se dissout en tombant dans l'eau froide. Il rit : « ça ne prendra jamais ». J'oppose à l'Intelligence Artificielle, la nôtre : Simin Palay écrit : « la gelée de pomme met un certain temps à s'affermir ». Le temps n'était pas le même.

Pourtant, quel temps merveilleux en ce jour de septembre à Laàs, la fin de l'été a déployé un tapis de petits cyclamens parmes sous les mimosas qui préparent déjà leur floraison de février ; les châtaignes, cette année, éclatent leur bogue, elles n'ont jamais été si belles ; il reste des piments, et mes haricots verts continuent à fleurir, quant au solanum, il a profité de mon absence pour grimper jusqu'à la gouttière, et il laisse dégringoler des cascades de fleurs pareilles au jasmin jusque devant la porte, les hortensias ont changé leur couleur d'été pour des tons si subtils que la semaine parisienne de la mode devrait s'en inspirer, sans parler de mon rosier préféré, Papa-Meilland, rouge-passion dont le parfum est plus émouvant qu'un alléluia, il ose une petite rose qui ressemble à un baiser, au bout de sa tige déplumée.

Tout est parfait, le gave, qui a pris ses couleurs de torrent, est d'accord.

Lui, l'ami de Google, repasse, et ramène quelques figues qui ont échappé aux frelons : alors ? la goutte ? On y va ! L'eau fraîche remplit à ras bord le verre dont le torchon a assuré l'indiscutable transparence. La cuillère de bois plonge dans la mixture en ébullition, s'égoutte un moment pour ne laisser perler doucement que la goutte-test : nos yeux au niveau du verre. La goutte est jolie, transparente et dorée, elle hésite à tomber, elle plonge enfin, et traverse, intacte, toute l'eau du verre, sans se défaire, pour se poser mollement au fond.

« C'est bon, tu crois ? » Mais oui, d'après Simin cette gelée doit être parfaite !

On ne va pas filer la métaphore. On a assez attendu, la gelée a rempli les pots. Simin a bien concurrencé Google, il reste la fierté des traditions béarnaises.

J'y plonge ce matin, ma petite cuillère, et j'en dépose une noix sur ma tartine : elle est tremblante et ferme, cristalline et d'une nuance rosée, je suis obligée de l'écraser un peu pour la faire tenir ; et, en bouche,... c'est le paradis pour tous ceux qui aiment cette harmonie, de l'homme, (l'Eve que je suis n'y est pas pour rien), du sucre, de l'idée incroyable de cette préparation compliquée, et du feu.

NECROLOGIE

PAU

Le président de l'Académie de Béarn, M. Marc BÉLIT et les membres de l'Académie de Béarn

ont la tristesse de faire part de la disparition de leur confrère

Le Général René BAUD

Commandeur de la Légion d'honneur

reçu à l'Académie de Béarn en 1999, il succède au général Jacques de Barry au fauteuil n° 20.

A la famille de leur confrère, les Académiciens de Béarn présentent le témoignage de leur sympathie et de leur soutien.



Une délégation d'Académiciens conduite par deux vice-présidents : M.Pierre Peyré et M.Marc Ollivier ainsi que par le secrétaire Général : Étienne Lassailly (qui prit la photographie) assista aux obsèques du Général Baud unanimement apprécié et respecté dans l'Académie de Béarn.